

SAMEDI 18 DÉCEMBRE 2021

CHATEAUBRIAND ET LA BRETAGNE DE SAINT-MALO AU GRAND BÉ, ENTRE L'ARMOR ET L'ARGOAT

PAR JEAN-PAUL CLÉMENT¹

Prologue

Pour cette conférence, je traiterai de la vie de Chateaubriand en Bretagne, qui gravite autour de deux pôles : Saint-Malo (l'Armor) et Combourg (l'Argoat), avant d'aborder la symbolique de ces deux notions : la forêt et la mer, thèmes qui reviennent inlassablement dans les *Mémoires d'outre-tombe* et dans ses romans.

Chateaubriand est né le 4 septembre 1768 dans la ville corsaire de Saint-Malo – connue pour son esprit frondeur et indépendant –, dans la petite rue des Juifs, à l'hôtel de la Gicquelais, face à la tour Qui Qu'en Grogne, par un jour d'ouragan et d'équinoxe exécrationnel. Il pleuvait averse, les moissons pourrissaient sur place. Le 10 août, le saint sacrement fut exposé pour trois jours au sein de la cathédrale, couronnée de son modeste dôme. Malgré cela, le temps se refusa à se mettre au beau. Tous les trois jours, il fut conduit d'église en chapelle, au cas où l'une d'elles aurait plus d'influence. Après l'église Saint-Sauveur, celles des Bénédictins, des Récollets, la chapelle de la Victoire le reçut. Dans la journée, il rejoignit celle de Sainte-Anne. Les marins présents observaient le ciel. Pensaient-ils y voir de bons augures ? Au contraire, un coup de vent semblait s'annoncer plus vivace encore. Il souffla pendant dix-neuf jours, sans discontinuité.

La violence de la tempête en Armor était telle qu'une escadre anglaise, conduite par le duc de Marlborough, tenta un débarquement avant d'envahir le Clos-Poulet. Elle dut rétrograder, tant les événements météorologiques étaient violents.



Fils cadet du « Haut et puissant » René-Auguste et de sa « Haute et puissante » épouse Apolline de Bédée, François-René de Chateaubriand resta toujours attaché à l'ancienneté de sa « race », à ses privilèges, à l'indépendance de sa province, tenant à l'idée que la liberté est par nature aristocratique.

Le père de Chateaubriand, parti de rien, de la quasi misère, avait connu certains succès en dépit de revers de fortunes diverses, qui lui permirent d'acheter un jour ce qui le hantait : Combourg.

Il avait en effet acheté le fief de Combourg, et non pas construit une malouinière comme ses amis armateurs de Saint-Malo. Fierté nobiliaire sans doute. Dieu n'était-il pas pour lui « le gentilhomme d'en haut » ?

¹ Membre correspondant de l'Institut de France

François-René entendit à maintes et maintes reprises les détails de sa naissance tempétueuse. « Leur tristesse ne s'est jamais effacée de ma mémoire, il n'y a pas de jour où je ne revois en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, l'ouragan dont le bruit berça mon premier sommeil, le frère infortuné qui me donna ce nom que j'ai toujours traîné dans le malheur. Le ciel sembla réunir ces diverses circonstances pour placer dans mon berceau une image de mes destinées. »

La ville n'avait-elle pas résisté avec succès aux puissantes attaques anglaises au cours de la Ligue d'Augsbourg ? Sous Louis XVI, ne l'avait-on pas élevée à une position stratégique ? Vauban considérait la ville comme une position militaire importante dans la défense de la Bretagne.

En 1750, on vit naître un nouveau port. Ensermée dans une enceinte primitive, Saint-Malo s'était agrandie au détriment de la mer – c'est ce qu'écrivit Chateaubriand. L'omniprésence de la mer a dû céder face aux ambitions de « ces messieurs de Saint-Malo », comme les désignait Colbert. À l'autre bout de la ville, à Saint-Servan, les remparts étaient plus proches, dans les sables, pour donner naissance au quartier de Californie, avant de s'étendre jusqu'à la grande porte dominée par la majestueuse Vierge, resplendissante dans sa robe couleur d'or. Dominée par la ville religieuse, la ville médiévale s'était offert un quartier en damiers fait d'immeubles de granit aux larges lanternons, aux larges ouvertures et hautes cheminées surmontant de puissantes toitures d'ardoises.

Au pied de cette ville, la mer s'étendait dans toute son emprise. Face au large, les remparts lui dressaient une façade qu'elle ne pouvait frapper qu'avec colère. Face à la terre, les quais étaient prêts à recueillir les vagues insoumises. Le port de Saint-Malo était un immense port amarré, coiffé de la lance des chiens de gué lâchés chaque nuit à la goguette quand sonnaient dix heures du soir. La tradition voulait qu'autrefois cette cloche résonna à travers la ville de Rio de Janeiro avant de rythmer la nuit de Saint-Malo.

Au moment où Chateaubriand naquit, le commerce avec l'Espagne était florissant. Les toiles d'exportation, les soieries de Lyon, sans oublier le retour des produits exotiques, procuraient une nouvelle vitalité à la ville, ainsi que la liberté donnée par le commerce avec l'Inde et la Chine à la suite de la suppression des privilèges de la Compagnie des Indes. La Manche procurait un axe commercial entre la Hollande et l'Angleterre.

Port morutier, port corsaire, port de cabotage, port de découverte, Saint-Malo offrait alors à l'enfant qui vient de naître le droit de jouer dans cette grande cour de récréation que constituait l'une des plus belles plages de France. « C'est sur la grève de la pleine mer, entre le château et le Fort-Royal, que se rassemblent les enfants, écrit-il ; c'est là que j'ai été élevé, compagnon des flots et des vents. »

Tout près de là, se dressaient les îles, et notamment l'île du Grand-Bé.

Mais l'enfant se livrait à de plus grands périls avec son ami Gesril. Lesquels ? Profiter du reflux de la vague pour courir d'une tour à l'autre. Une erreur, et ils étaient emportés par la lame impitoyable. N'oublions pas que Saint-Malo était presque une île, reliée à la terre ferme par le Sillon, là où il rencontra une jeune femme, Céleste Buisson de La Vigne, qu'il épousera sur les conseils de ses sœurs.

En 1773, on mit Chateaubriand en nourrice, à l'âge de 5 ans – sa santé étant chétive –, à Plancoët, chez sa grand-mère, Mme de Bédée. On le voua à Notre-Dame de Nazareth, au blanc et au bleu, couleurs de la Vierge.

Mme de Bédée, qui avait été élevée à Saint-Cyr, « était une agréable vieille, grasse, blanche, propre ; l'air grand, les manières belles et nobles, portant des robes à pli à l'antique et une coiffe noire de dentelle nouée sous le menton ». Elle se reposait des soins de la maison sur sa sœur, puis on dressait la table de jeu. « Cette société, écrit Chateaubriand, la première que j'ai observée dans la vie, est aussi la première qui ait disparu à mes yeux. J'ai vu la mort entrer sous ce toit de paix et de bénédiction, le rendre peu à peu solitaire, fermer une chambre, puis une autre qui ne se rouvrait plus », etc.

Mme de Bédée habitait à l'entrée de Plancoët la Maison Notre-Dame, aujourd'hui restaurée (en face se trouvent les vestiges de la ferme de sa nourrice).

À Plancoët, Chateaubriand découvrit la campagne bretonne (l'Argoat), qu'il aima, tout comme le parc de Combourg, qui lui laissera un jour un souvenir ineffaçable bien qu'il n'y revint jamais. Je n'aurais garde de ne pas citer cette page célèbre que vous connaissez par cœur : « Le printemps en Bretagne ».

« Le printemps, en Bretagne, est plus doux qu'aux environs de Paris, et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec des brises qui hébergent dans les golfes de la péninsule armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de narcisses, d'hyacinthes, de renoncules, d'anémones, comme les espaces abandonnés qui environnent Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Croix-de-Jérusalem, à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères ; des champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de leurs fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or. Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'aubépines, de chèvrefeuille, de ronces dont les rejets bruns et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux ; les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Dans certains abris, le myrte et le laurier-rose croissent en pleine terre, comme en Grèce ; la figue mûrit comme en Provence ; chaque pommier, avec ses fleurs carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village.

Au XII^e siècle, les cantons de Fougères, Rennes, Bécherel, Dinan, Saint-Malo et Dol, étaient occupés par la forêt de Bréheliant ; elle avait servi de champ de bataille aux Francs et aux peuples de la Dommonée. Wace raconte qu'on y voyait l'homme sauvage, la fontaine de Baranton et un bassin d'or. [...]

Aujourd'hui, le pays conserve des traits de son origine : entrecoupé de fossés boisés, il a de loin l'air d'une forêt et rappelle l'Angleterre : c'était le séjour des fées, et vous allez voir qu'en effet j'y ai rencontré une sylphide. Des vallons étroits sont arrosés par de petites rivières non navigables. Ces vallons sont séparés par des landes et par des futaies à cepées de houx. Sur les côtes, se succèdent phares, vigies, dolmens, constructions romaines, ruines de châteaux du Moyen Âge, clochers de la Renaissance : la mer borde le tout. Plinie dit de la Bretagne : *Péninsule spectatrice de l'Océan*.

Entre la mer et la terre s'étendent des campagnes pélagiennes, frontières indécises des deux éléments : l'alouette de champ y vole avec l'alouette marine ; la charrue et la barque à un jet de pierre l'une de l'autre, sillonnent la terre et l'eau. Le navigateur et le berger s'empruntent mutuellement leur langue : le matelot dit *les vagues moutonnent*, le pâtre dit *des flottes de moutons*. Des sables de diverses couleurs, des bancs variés de coquillages, des varechs, des franges d'une écume argentée, dessinent la lisière blonde ou verte des blés. Je ne sais plus dans quelle île de la Méditerranée j'ai vu un bas-relief représentant les Néréides attachant des festons au bas de la robe de Cérès.

Mais ce qu'il faut admirer en Bretagne, c'est la lune se levant sur la terre et se couchant sur la mer.

Établie par Dieu gouvernante de l'abîme, la lune a ses nuages, ses vapeurs, ses rayons, ses ombres portées comme le soleil ; mais comme lui, elle ne se retire pas solitaire ; un cortège d'étoiles l'accompagne. À mesure que sur mon rivage natal elle descend au bout du ciel, elle accroît son silence qu'elle communique à la mer ; bientôt elle tombe à l'horizon, l'intersecte, ne montre plus que la moitié de son front qui s'assoupit, s'incline et disparaît dans la molle intumescence des vagues. Les astres voisins de leur reine, avant de plonger à sa suite, semblent s'arrêter, suspendus à la cime des flots. La lune n'est pas plus tôt couchée, qu'un souffle venant du large brise l'image des constellations, comme on éteint les flambeaux après une solennité². »

Ces bois – l'Argoat en breton – sont aujourd'hui infiniment moins étendus qu'à l'époque où, comme toute la Gaule d'ailleurs, l'Armorique n'était qu'une grande forêt – l'immémoriale Brocéliande, dont l'actuelle forêt de Paimpont est le vestige probablement le mieux préservé. Par extension, l'Argoat est donc le pays où il y a des arbres. Et dans laquelle de nos provinces en vérité trouvait-on autant d'arbres qu'en Bretagne ? qu'il s'agisse de forêts et, jusqu'au XIX^e siècle, des étendues bocagères, des halliers, des landes de bruyères ; des touffus que l'on apercevait à perte de vue pour peu que le terrain se relève ; des mille chemins bordés de pommiers, de saules, de hêtres, de ces chênes têtards enturbannés de lierres à quoi se reconnaissait d'emblée le paysage breton. Tout cela s'est hélas bien estompé avec la mécanisation de l'agriculture.

Parler du paysage breton, c'est aussi évoquer les pins, chers à Chateaubriand, et que le voisinage de la mer semble exalter. L'Argoat en somme, c'était toute la Bretagne intérieure. Plus qu'en tout autre pays, l'homme y vivait en symbiose avec l'arbre.

² Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Jean-Paul Clément, Paris, Gallimard, « Quarto », 1997, livre I, chapitre 6, t. I, p. 124-126.

Chez sa grand-mère, Chateaubriand découvrit une vie encore plus provinciale. Il n'assiste plus aux bals qui réjouissaient tant sa mère, mais l'arrière-pays peu fréquenté, la Montagne noire, les Monts d'Arrée qui s'élèvent au-dessus de plateaux de chênes et de houx, où dort l'Enchanteur Merlin ; de petites chapelles de granit rugueux où des ossuaires débordent de crânes, des calvaires véhéments où les âmes des trépassés ajournés attendent au bord du chemin la charrette de l'Ankou, la mort. Dans l'Ouest, au bout du monde, s'étendent les landes sablonneuses où les hommes de l'âge de pierre dressèrent leurs avenues de granit, les piliers de leurs menhirs, les tombeaux recouverts d'une pierre plate qui sont leurs dolmens, « barbus de lichens, griffés et gris » entre les promontoires bas et déchiquetés qui s'avancent dans l'océan. Ici la brise du sud-ouest apporte un vague parfum qui semble celui d'un magnolia, d'un hibiscus d'outre-Atlantique plutôt que de l'ajonc proche. L'Amérique fait signe à l'Armorique.

Au bout de trois ans, il fut ramené à Saint-Malo. Il quitta sa ville natale en 1775 pour être relevé de son vœu en l'église Notre-Dame de Nazareth. Nous ne savons pas le nombre et les dates de ses passages ultérieurs à Plancoët et, tout près de là, au joli château de Monchoix, propriété de son oncle Bédée, où la fête battait son plein.

En mai 1777, il partit de Saint-Malo et pour la première fois pénétra au château de Combours, qui exercera sur lui une grande influence. « Ce sont les bois de Combours, écrira-t-il, qui ont fait ce que je suis. » C'est en ce lieu où, rompant avec les préjugés de sa famille, il sentira poindre l'écrivain sous le gentilhomme. M. de Chateaubriand pouvait-il deviner que son fils cadet connaîtrait la gloire et qu'il est d'autre aristocratie que celle du parchemin ? Ce fils « sans qui, dit ironiquement Anatole France, le souvenir de tous les Chateaubriand moisirait aujourd'hui dans les in-folio des Saint-Luc, des le Borgne et des Anselme » ?

Le château de Combours

Le père de Chateaubriand, René-Auguste, avait connu une quasi misère et bien des contrariétés (certains de ses bateaux avaient coulé), mais jamais il n'avait connu la ruine. Au contraire, il s'était constitué une certaine fortune à la suite de négoce de « bois noir », dans l'ensemble fructueux.

Il n'avait qu'une pensée en tête : acquérir une seigneurie. Contrairement aux riches armateurs, qui faisaient fricasser des écus d'or à chaque bonne prise sur les navires anglais, le père de Chateaubriand était hanté par les parchemins et l'ancienneté de sa famille ruinée (il s'était engagé comme mousse dès sa jeunesse). Il redora le blason de la famille, tombé bien bas, en rachetant le 3 mai 1761, pour la somme de 370 000 livres, le château de Combours³, qu'il n'habitera qu'en 1777 avec sa famille, sa femme, ses filles (Lucile, la cadette, Julie, Marie-Anne) et ses fils.

Le château de Combours appartenait anciennement à la famille de Coëtquen et avait été érigé en comté sous Henri III. Échu par mariage à la dernière descendance des Coëtquen le duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre du roi, il avait été mis en vente par ce dernier pour solder ses dettes, qu'il avait faites pour le service du roi lors de son ambassade en Espagne. Cette cession, que le roi avait exemptée de taxes, se situait dans le cadre du droit féodal. Elle donnait à René-Auguste de Chateaubriand, l'acquéreur, la suzeraineté sur pas moins de quarante et une paroisses et sur douze fiefs de chevalerie, le droit de percevoir de nombreux droits seigneuriaux, ainsi que la pleine propriété d'un vaste domaine de bois, de prairies, de landes entourant le château. Celui-ci était une forteresse médiévale datant du XIV^e siècle, qui avait échappé au démantèlement du temps de Richelieu du fait de la fidélité inébranlable des Coëtquen à la Couronne de France.

Le père de Chateaubriand avait ressuscité les vieilles coutumes, rétabli les anciennes fêtes féodales, déterré dans les terriers des actes qui imposaient à ses vassaux des droits tombés en désuétude. Ainsi jouissait-il des droits forestiers et côtiers. Mais leur recouvrement était difficile et coûteux. La moitié à peine des sommes

³ François-René fut plus tard persuadé à tort, mais avec beaucoup d'exagération cependant, que le château de Combours avait autrefois appartenu aux Chateaubriand de Beaufort, par mariage avec les Coëtquen, et que son père avait choisi de l'acheter pour cette raison. En fait, aucun Chateaubriand mâle n'avait jamais possédé Combours. Cependant, les archives familiales montrent que du XIV^e au XVI^e siècle, les Chateaubriand avaient été fréquemment liés, à la fois par vasselage ou par mariage, aux Coëtquen et aux premiers seigneurs de Combours. Il est probable que René-Auguste, le père, qui déclara cependant avoir acheté le domaine sans le voir ni même savoir où il se trouvait, éprouva alors une certaine fierté de ces connexions avec ses propres ancêtres.

arrachées à ses vassaux récalcitrants et hostiles parvenaient jusqu'au comte, et les bonnes années, où ses revenus pouvaient s'élever jusqu'à 70 000 livres, étaient beaucoup moins nombreuses que les mauvaises. Les paysans étaient appauvris, mal nourris, mal logés, écrasés d'impôts et exposés à de désastreuses épidémies de typhoïde, de variole et de dysenterie.

La vente du château de Combours fut conclue sans même que le nouvel acquéreur, accaparé par son activité d'armateur, pût se rendre sur place. Il avait fait confiance à son beau-frère, le comte de Bédée, qui lui avait signalé cette opération et conseillé de saisir l'occasion pour accomplir son rêve de restaurateur de l'honneur familial. C'est d'ailleurs ce beau-frère qui reçut procuration pour prendre possession du domaine, du 9 au 14 août 1761. René-Auguste put ainsi porter le titre de comte de Combours et se rendre en cette qualité aux États de Bretagne de l'année suivante. Le titre de comte de Combours n'était cependant, comme l'a justement fait observer Geoffroy de La Tour du Pin dans son livre *Chateaubriand lequel ?*, qu'un titre de courtoisie. Le titre de comte de Combours accordé par le roi et enregistré à la chambre des comptes s'était éteint avec le dernier des Coëtquen et n'avait pu être vendu avec le fief. Mais un Chateaubriand n'avait pas besoin de cela pour prouver son appartenance ancestrale à la noblesse bretonne, appartenance que personne ne risquait de lui contester.

Accaparé par son activité d'armateur, rendue difficile par les clauses du traité de Paris mettant fin à la guerre de Sept Ans, il ne pouvait en outre guère quitter Saint-Malo pour se rendre à Combours. La remise en état d'habitation du château fut donc lente. Ce n'est qu'après avoir anticipé sa retraite d'armateur, en 1777, qu'il put s'installer durablement à Combours. Il demanda alors à sa famille de venir le rejoindre. Son épouse Apolline aimait vivre à Saint-Malo, où elle avait toutes ses relations, mais elle ne pouvait plus désormais que se plier à la volonté de son mari opiniâtre et rejoindre Combours avec ses enfants, dont le dernier, François-René, avait neuf ans.

Vie à Combours

Le voyage de Saint-Malo à Combours, événement haut en couleurs, eut lieu le 15 mai 1777, après les fêtes données à Saint-Malo les 11 et 13 mai en l'honneur du jeune comte d'Artois, le frère cadet du roi Louis XVI, le futur Charles X, venu en voyage en Bretagne. François-René nous a donné de cette première visite à Combours un récit que nous pouvons lire dans la première version qu'il a pu rédiger dans les *Mémoires de ma vie*, qui date des années 1810. Ce récit, qu'il reprendra en le modifiant quelque peu dans les *Mémoires d'outre-tombe*, comprend dans ce premier texte quatre pages, que Chateaubriand dit n'avoir pu écrire « sans que [s]on cœur batte au point de faire trembler [s]a main ».

Après avoir narré le voyage de Saint-Malo à Combours, en passant par Dol, il décrit le château tel qu'il lui apparut et évoque ce premier séjour qui ne dura pas plus de deux semaines : « Mêlez à cela, dans les diverses parties de l'édifice, des passages tournants, des escaliers secrets, des cachots, des donjons, un labyrinthe de galeries couvertes et découvertes, des chambres abandonnées, des souterrains, les uns murés, les autres ouverts, dont les ramifications sont inconnues. Partout silence, obscurité et visage de pierre, voilà le château de Combours ! Un large et bon souper servi dans la grande salle, où je mangeai sans frayeur et sans contrainte, termina pour moi la première journée heureuse de ma vie : c'était le bonheur à peu de frais. À peine fus-je éveillé le lendemain que j'allai visiter les dehors du château et prendre possession de la solitude. [...] Ma première apparition à Combours fut de courte durée : quinze jours s'étaient à peine écoulés que je vis arriver l'abbé Porcher, principal du collège de Dol. On me remit entre ses mains et je le suivis malgré mes pleurs. »

Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, entendant régler d'un instinct sûr l'harmonie, l'ordre, la disposition de détails, Chateaubriand a rassemblé en quelques scènes de genre des faits et des souvenirs distants dans le temps. Derrière les hautes murailles de Combours, il a composé des sortes de « *Conversation pieces* » de la vie seigneuriale, dominée par la forte et taciturne personnalité du père. Toute l'enfance et la jeunesse semblent se condenser dans ces soirées calmes et mornes : la mère soupire, alanguie sur une ottomane « de coton flambé », le vent bruit, le chevalier et sa sœur sont assis au coin du feu ; la grande salle est enténébrée. Commence alors l'interminable et silencieuse promenade du père s'éloignant du feu puis reparaissant « peu à peu de l'obscurité, comme un spectre », vêtu d'une robe de chambre de ratine blanche, « son bonnet blanc, sa figure longue et pâle ». La terreur saisissait les deux enfants lorsqu'il leur lançait en passant : « De quoi parliez-vous ? » Le père parti, son grand flambeau d'argent à la main, les enfants et la mère « recouvraient les fonctions de la vie » avant de s'abandonner à « un débordement de paroles ». Puis chacun se retirait, non sans

avoir inspecté les escaliers, les corridors, regardé sous les lits : « Les gens étaient persuadés qu'un certain comte de Combourg, à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques [...] ; sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir⁴. »

Un seul incident variait ces soirées : lorsque le père interrompait ses promenades, faisait l'histoire de sa vie, de sa détresse, de ses naufrages et vitupérait Paris. « La Chine était dans [le] voisinage [des Bretons] mais Paris leur paraissait au bout du monde. » Une grande émotion saisissait l'enfant qui en cet instant ressentait quelque chose comme de l'amour filial.

Combourg marquera toute la vie de Chateaubriand et reviendra comme un fantôme. « Le château entier, écrit-il, avait la figure d'un char à quatre roues. Nous nous trouvâmes de plain-pied dans une salle jadis appelée la *salle des Gardes*. Une fenêtre s'ouvrait à chacune de ses extrémités, deux autres coupaient la ligne latérale. Pour agrandir ces quatre fenêtres, il avait fallu excaver des murs de huit à dix pieds d'épaisseur. Deux corridors à plan incliné, comme le corridor de la grande Pyramide, partaient des deux angles extérieurs de la salle et conduisaient aux petites tours. Un escalier, serpentant dans l'une de ces tours, établissait des relations entre la *salle des Gardes* et l'étage supérieur : tel était ce corps de logis.

Celui de la façade de la grande et de la grosse tour, dominant le nord, du côté de la Cour Verte, se composait d'une espèce de dortoir carré et sombre, qui servait de cuisine ; il s'accroissait du vestibule, du perron et d'une chapelle. Au-dessus de ces pièces était le salon des *Archives*, ou des *Armoiries*, ou des *Oiseaux*, ou des *Chevaliers*, ainsi nommé d'un plafond semé d'écussons coloriés et d'oiseaux peints. Les embrasures des fenêtres étroites et tréflées étaient si profondes, qu'elles formaient des cabinets autour desquels régnait un banc de granit. »

Quel contraste avec Monchoix, la malouinière de son oncle, M. de Bédée. Chateaubriand écrit : « Monchoix était rempli des cousins du voisinage ; on faisait de la musique, on dansait, on chassait, on était en liesse du matin au soir. Ma tante, madame de Bédée, qui voyait mon oncle manger gaiement son fonds et son revenu, se fâchait assez justement ; mais on ne l'écoutait pas, et sa mauvaise humeur augmentait la bonne humeur de sa famille ; d'autant que ma tante était elle-même sujette à bien des manies : elle avait toujours un grand chien de chasse hargneux couché dans son giron, et à sa suite un sanglier privé qui remplissait le château de ses grognements. Quand j'arrivais de la maison paternelle, si sombre et si silencieuse, à cette maison de fêtes et de bruit, je me trouvais dans un véritable paradis. Ce contraste devint plus frappant lorsque ma famille fut fixée à la campagne : passer de Combourg à Monchoix, c'était passer du désert dans le monde, du donjon d'un baron du Moyen Âge à la villa d'un prince romain. »

Chateaubriand se souviendra de Combourg, qui lui échappera après l'exécution de son frère Jean-Baptiste, sur la Place de Grève, avec sa belle-sœur. Il nous livre cette comparaison : lorsqu'il était sur la magnifique plage de Saint-Malo, « citadelle de granit », il se divertissait en construisant, « avec l'arène de la plage, des monuments que mes camarades appelaient des *fours* [des châteaux de sable]. Depuis cette époque, j'ai souvent vu bâtir pour l'éternité des châteaux plus vite écroulés que mes palais de sable ».

De 1777 à 1783, François-René ne reviendra à Combourg que pour des séjours plus ou moins courts, pour des vacances dans sa famille.

De 1777 à 1780, il sera en effet élève au collège de Dol, qu'il quittera à l'âge de douze ans et demi, en octobre 1780.

Ensuite, son père le fait entrer dans le plus important collège de la province : celui de Rennes, le « Petit Juilly » de la Bretagne, où il restera jusqu'en 1782.

En 1783, il est envoyé à Brest pour préparer le concours d'entrée à l'école de la marine royale. Au printemps, il y assiste au retour des vaisseaux de guerre français : « Un jour, écrit-il dans les *Mémoires d'outre-tombe*, j'avais dirigé ma promenade vers l'extrémité extérieure du port, du côté de la mer : il faisait chaud, je m'étendis sur la grève et m'endormis. Tout à coup, je suis réveillé par un bruit magnifique ; j'ouvre les yeux, comme Auguste pour voir les trirèmes dans les mouillages de la Sicile, après la victoire sur Sextus Pompée ; les détonations de l'artillerie se succédaient ; la rade était semée de navires : la grande escadre française rentrait après la signature de la paix. Les vaisseaux manœuvraient sous voile, se couvraient de feux, arboraient des

⁴ Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. citée, livre III, chapitre 1, t. I, p. 187.

pavillons, présentaient la poupe, la proue, le flanc, s'arrêtaient en jetant l'ancre au milieu de leur course, ou continuaient à voltiger sur les flots. Rien ne m'a jamais donné une plus haute idée de l'esprit humain ; l'homme semblait emprunter dans ce moment quelque chose de Celui qui a dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin. *Non procedes amplius.* » Tout Brest accourut. Des chaloupes se détachent de la flotte et abordent au Môle. Les officiers dont elles étaient remplies, le visage brûlé par le soleil, avaient cet air étranger qu'on apporte d'une autre hémisphère, et je ne sais quoi de gai, de fier, de hardi, comme des hommes qui venaient de rétablir l'honneur du pavillon national. Ce corps de la marine, si méritant, si illustre, ces compagnons des Suffren, des La Motte-Piquet, des du Couëdic, des d'Estaing, échappés aux coups de l'ennemi, devaient tomber sous ceux des Français ! »⁵

En juillet 1783, il revient à Combours sans avoir pu passer les épreuves du concours de la marine.

En septembre et octobre 1783, changement d'orientation : ayant manifesté du goût pour la prêtrise, il fréquente le collège de Dinan, qui aurait pu le préparer à entrer dans les ordres. « Le fait est, écrit-il dans les *Mémoires de ma vie*, que je ne cherchais qu'à gagner du temps, car je ne savais ce que je voulais. »

À partir de 1783 et jusqu'en 1786, François-René resta à Combours et passa du temps en compagnie de ses parents et de sa sœur Lucile, accompagnant toutefois régulièrement sa mère à Saint-Malo, son père à Dinan pour visiter sa grand-mère maternelle, retournant même à Brest en 1785 pour chercher à embarquer sur un navire.

Il décrit en termes inoubliables les soirées au château dans une atmosphère lugubre, les promenades avec sa sœur dans les bois, la magnificence et les lumières de l'automne, les parties de chasse avec son père.

Lors de ses séjours, il participa à diverses festivités féodales. Son père avait en effet voulu restaurer les traditions ancestrales de la seigneurie. Il avait rétabli la *Quintaine* due par ses vassaux de Dinan et qui n'avait pas été réclamée depuis vingt ans – *Quintaine* dont François-René se souviendra comme d'une fête, de même que du *Saut des poissonniers* exigible « de tous ceux qui avaient trempé le poisson et vendu par le menu en la ville au Carême précédent ». Mais les idées nouvelles tournaient en haine le plaisir que le petit peuple avait pris jadis à ces « amusements gothiques ». Les enfants des seigneurs pouvaient rire de la baignade d'un pauvre diable ou du bras du messire Quintain qui froissait rudement l'épaule d'un maladroit. Dans cette époque qui précède de peu la Révolution, ce rappel des anciens temps était ressenti comme des vexations contraires à l'égalité naturelle entre les hommes. Les droits seigneuriaux se chevauchaient, s'entrecroisaient, mettaient les seigneurs les uns en face des autres mais, chez les hobereaux bretons, il n'y avait pas de privilèges auxquels ils fussent plus attachés, fussent-ils perdus dans la poussière des greffes et des études. « Tout un petit peuple de robins de village, écrit Georges Collas, entretenait cette âpreté renouvelée que les historiens appellent réaction aristocratique de la fin du règne de Louis XVI. »

Les souvenirs de Chateaubriand se succèdent : le mariage de ses sœurs aînées dans les chapelles du château, sa confirmation sur le perron du même château, l'Angevine, la Quintaine, qui conservait la tradition des « tournois », la réception au château en l'honneur des officiers du régiment cantonné à Combours dans l'attente d'une éventuelle descente en Angleterre...

Combours fut également le théâtre, pendant deux années (1784-1786), du « délire » que Chateaubriand a longuement raconté. Car si les bois de Combours ont fait de Chateaubriand ce qu'il est, c'est qu'ils étaient habités par une bien curieuse hamadryade : Lucile, jeune fille fantomatique, toute d'ardeur glacée et qui passe à travers la vie de Chateaubriand, enracine en lui son penchant naturel à la mélancolie et à la solitude, exalte le « vague des passions » qui ne demandait qu'à éclore en René, ce double contre lequel Chateaubriand se débatta et dont il ne pourra se défaire. C'était un esprit échauffé, entêté de poésie, de mort et de tombeaux, agent du rêve, faible et redoutable. On a prétendu que Lucile aurait inspiré le personnage d'Amélie, héroïne de *René*. Sans nul doute.

Chateaubriand avouera même avoir tenté de se suicider sous l'emprise des passions qu'il ne pouvait dominer. Le médecin que son père, alarmé de son état, consulta vit juste : l'inactivité et la solitude ne lui convenaient absolument pas. « Il m'examina attentivement, ordonna ses remèdes et déclara à mes parents qu'il était surtout nécessaire de me faire sortir de Combours aussitôt que je serais guéri. »

⁵ *Ibid.*, livre II, chapitre 8, t. I, p. 171-172.

Les *Mémoires d'outre-tombe* ne sont pas une confession ; la chronique du château de Combourg est un « poème de l'âme », une recomposition merveilleuse. Chateaubriand y décante les événements qui marquèrent sa jeunesse, accentue les contrastes, entremêle les ombres, métamorphose la traînante oisiveté des journées sans nombre en orgie de rêves. Combourg reste lié au souvenir de *René*, au point de devenir un mythe qui hantera l'imagination des écrivains. Combourg, manifeste d'orgueil féodal, est détourné de sa signification et devient objet romanesque, décor d'un roman noir à la Ann Radcliffe. Autour de lui se cristallise un « mythe de l'Armorique ».

Ici ou là en Europe, il suffira d'une lande, d'un vol d'oiseau, d'un bruit, pour que se réveille en Chateaubriand le souvenir de sa « pauvre Bretagne ». Dans les forêts d'Amérique, à l'île Saint-Pierre, de Paris en Bohême, la vue des corneilles appelle le souvenir de celles de Combourg, et le nom de Lucile vient sur ses lèvres. À Montboissier, Chateaubriand rêve vaguement à Henri IV et à Gabrielle d'Estrées, occupants du château, lorsque soudain son oreille est frappée par « le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau » qui fait « à l'instant [...] reparaître à [s]es yeux le domaine paternel [...] »⁶. Comme Virgile, qu'il évoque dans le *Génie du Christianisme*, il se souviendra « toujours de cet Argos » où il a passé sa jeunesse.

Quitter Combourg

Au printemps 1786, son frère aîné Jean-Baptiste obtint pour lui une place de cadet volontaire au régiment de Navarre Infanterie, et, le 9 août, il quitta Combourg pour rejoindre son unité, un régiment d'élite, dans le Nord, en traversant Paris.

Après son départ de Combourg en 1786, François-René de Chateaubriand ne revint que trois fois dans le château acquis par son père. La première fois, ce fut pour le partage de l'héritage de son père – celui-ci était décédé le 6 septembre 1786. La famille se réunit à Combourg pour établir l'inventaire des biens et procéder à leur partage, du 3 au 14 mars 1787. Peu de temps auparavant, autour du 15 février 1787, François-René avait été admis à suivre la chasse royale dans la forêt de Saint-Germain et avait été présenté au roi Louis XVI.

La deuxième fois, ce fut pour accompagner sa mère, revenue à Saint-Malo. Elle voulait remeubler le château car Jean-Baptiste souhaitait y mener sa femme. C'est à la fin de novembre 1787 que Jean-Baptiste avait épousé Aline-Thérèse Le Pelletier de Rosambo, petite-fille de Malesherbes. Ce déplacement eut lieu sans doute au premier semestre de 1788. Le 17 mars, François-René avait été réformé en qualité de sous-lieutenant de remplacement et mis en demi-solde.

Le troisième et dernier passage à Combourg, ce fut, dit-il dans les *Mémoires de ma vie*, avant de s'embarquer pour l'Amérique. « Le château était abandonné, je fus obligé de descendre chez le régisseur. Lorsque, en errant dans le grand Mail, j'aperçus du fond d'une allée obscure le perron désert, la porte et les fenêtres fermées, je me trouvais mal. Je regagnai avec peine le village ; j'envoyai chercher mes chevaux et je partis au milieu de la nuit. » La visite se passa en janvier ou février 1791. On sait que le 8 avril, il s'embarqua sur le *Saint-Pierre* dans la rade de Saint-Malo. Chateaubriand avait alors 22 ans. Le départ de Combourg était un adieu définitif au temps de l'adolescence et de la jeunesse.

Les débuts de la Révolution

Jusqu'en décembre 1787, Chateaubriand séjourne chez ses sœurs, mariées, à Fougères et dans leurs châteaux des environs. À la fin de 1788, il s'était fait tonsurer à Saint-Malo par Mgr Cortois de Pressigny ; cela permettait à un jeune noble d'entrer ultérieurement dans l'Ordre de Malte. Il participe aux États de Bretagne, où il est témoin des premiers troubles de Rennes, opposant aristocrates et tiers-état.

Il vit à Paris à partir de 1789 mais passe chez ses sœurs, à Fougères, le printemps et l'été 1790. Décidé pour diverses raisons à faire un grand voyage en Amérique du Nord, il quitte Paris au début de 1791, s'arrête à Fougères pour s'entretenir avec le marquis de La Rouërie et obtient de lui une lettre de recommandation pour le général Washington. Rentré au début de 1792, il s'arrête à Fougères puis rejoint sa mère à Saint-Malo. Là, ses deux sœurs le marient à Céleste Buisson de La Vigne. Un prêtre réfractaire célèbre le mariage, le 21 février

⁶ *Ibid.*, livre II, chapitre 9, t. I, p. 176.

1792, puis un prêtre constitutionnel le 19 mars. Revenu à Paris avec sa famille, il émigre en juillet et ne reviendra pas en Bretagne avant dix ans. Il ne reverra jamais ni Combours, ni Saint-Malo.

Dans le demi-siècle qui s'étend de 1800 à 1848, Chateaubriand révélera au public de nombreuses évocations de la Bretagne. Mais revenu en France en 1800, il ne marque pas le désir de retrouver en Bretagne la jeune femme que Georges Collas a appelée « la veuve d'un vivant ». Toutefois, quand à la fin de 1802 il revient du midi par Nantes, il passe quelques jours à Fougères, auprès de ses sœurs et de sa femme. Mais il se hâte de les quitter. Ensuite, vinrent les fonctions diplomatiques à Rome (été-automne 1803). Au bout de l'année suivante, sur le conseil ultime de Mme de Beaumont, il fait venir sa femme à Paris. Désormais, après dix années d'infidélité, il fera bon ménage avec elle. Il fait part au poète Chénedollé d'un projet de voyage en Bretagne, qui ne sera jamais réalisé. Pendant l'automne 1805, il rédige l'épisode de Velléda. Par l'imagination, il vit alors en Armorique.

Quand il revient en Bretagne, à dix lieues de Combours, il se garde de pousser jusqu'au château.

Revoir Combours

Chateaubriand, devenu l'auteur d'*Atala*, de *René* et du *Génie*, reviendra en Bretagne en 1806 avec son épouse Céleste. En mai, il retourne à Fougères, en juin au château du Plessis-Pillet chez sa sœur Bénigne, Mme de Châteaubourg, puis il rentre à Paris, s'arrêtant en chemin à Fervaques chez Delphine de Custine, sa maîtresse. Il préparait alors son voyage en Orient. Il écrira dans les *Mémoires de ma vie* et dans les *Mémoires d'outre-tombe* qu'il n'eut pas le courage d'aller à Combours. Écoutons-le : « Après vingt-six ans d'absence, avant de quitter de nouveau la France pour passer en Terre sainte, j'allai embrasser le reste de ma famille à Fougères. Je n'eus pas le courage d'entreprendre le pèlerinage de ces champs paternels, où la meilleure et la plus grande partie de mon existence semble attachée. »

Phrase qui est suivie aussitôt dans les *Mémoires de ma vie* de cette formule célèbre : « C'est dans les bois de Combours que je suis devenu ce que je suis. » Cette phrase peut sembler énigmatique au premier abord. Que veut dire exactement Chateaubriand ? Cela signifie-t-il que ses expériences vécues postérieurement au départ de Combours en 1786 ont été pour rien dans la formation de sa personnalité ? Ou n'ont été que le développement de celle des années 1784-1786, lorsqu'il avait 16-17 ans ? Les mots qui suivent cette confidence ne font qu'ajouter à cette perplexité : « C'est là que j'ai commencé à sentir la première atteinte du mal, de cet ennui que j'ai traîné toute ma vie, de cette tristesse qui a fait mon tourment et ma félicité. »

En fait, la bonne explication était donnée par Chateaubriand un peu plus tard dans les *Mémoires d'outre-tombe*, au premier chapitre. Il se réfère à ce que lui aurait dit sa sœur Lucile après l'avoir entendu parler avec ravissement de la solitude : « Tu devrais peindre tout cela », c'est-à-dire tu devrais l'écrire et faire des poèmes ou des pages de romans. « Ce mot me révéla la Muse. Un souffle divin passa sur moi. Je me mis à bégayer des vers comme si ç'eût été ma langue naturelle. »

C'est donc à Combours et de Combours qu'il souhaite dater et situer l'origine de sa vocation d'écrivain. Celle-ci, on le sait, le conduira ensuite à fréquenter très tôt à Paris d'autres écrivains tels Parny, à donner dans *l'Almanach des muses* un premier essai poétique, à revenir d'Amérique en janvier 1792 avec un manuscrit qu'il conservera dans son havresac, ce qui d'ailleurs lui sauvera la vie en septembre, au siège de Thionville ; enfin à se mettre au travail en Angleterre dès qu'il le pourra pour publier *l'Essai sur les révolutions* (mars 1797).

Chateaubriand n'a jamais cessé de penser à Combours, mais il ne voudra plus y vivre que dans le souvenir du temps de sa jeunesse. Dans sa *Correspondance générale*, en 1827, le 30 mai, il écrit au rédacteur du *Globe* : « Mes mémoires diront avec moi ce que furent (car ils sont abattus) les bois de Combours que vous allez chercher. Vous verrez ce vieux château qui n'est pas intéressant pour moi parce qu'il est gothique mais parce qu'il est rempli des impressions de mon enfance et des souvenirs de ma jeunesse. »

Fantômes de Combours et mystères de la forêt

Dans la forêt bretonne, le sublime s'efface au profit des mystères. Sous la pâle clarté d'une lune qui aime à raconter aux vieux chênes le grand secret de mélancolie qu'elle promène, vont surgir de la nuit celtique les fées de la forêt païenne et tout le merveilleux du roman breton, merveilleux où la lumière, quand elle l'emporte, ce n'est pas sans un long combat contre les puissances de l'ombre.

Il est aussi d'autres paysages, d'autres aspects de la nature que Chateaubriand a cités dans son œuvre.

Dans la romance du *Dernier Abencérage*, il est le « montagnard émigré », et dans le *Génie du christianisme*, l'œuvre d'apologie contient des images qui en décalcomanie sont d'ordre proprement bretonnes.

Pour conférer à son argumentation la portée la plus grande, l'auteur donne des ordres de valeurs générales quasi scientifiques. Aussi est-il amené à faire appel à des scènes naturelles de nos régions dont il se garde évidemment de préciser la localisation, et pourtant le paysage qu'il affronte est bel et bien breton.

Quelques exemples : son retour sur les canards sauvages : « par un temps gris d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des murs, quelque manoir gothique, environné d'étangs et de forêts [...] aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux qui retentissent. »

Chateaubriand ne dit pas plus dans quelle région il a observé cette scène, mais le manoir gothique, les nappes d'eau, le paon, les souvenirs de la plage, et le fait que l'auteur parle de la passion avec laquelle il guettait les canards sauvages au bord de l'étang de Combours, ne laissent aucun doute sur la source du tableau.

De Combours, ce sont des scènes que Chateaubriand a contemplées dans son enfance.

Dans ses pages bretonnes (littérature, mémoires), les évocations de la province natale sont nombreuses. Mais elles ne sont que la partie visible d'innombrables souvenirs. Nous allons voir, en reprenant le thème qui est l'objet de cette conférence, que Chateaubriand, bien que n'étant jamais revenu en Bretagne, a reçu des empreintes si fortes de sa « matrice » qu'elle est toujours présente pour stimuler les ressorts de sa mémoire affective. Les corneilles de Bohême suscitent l'image de celles de Combours, laquelle à son tour ranime l'émouvant souvenir de Lucile. On trouve dans beaucoup de pages la grive et le parfum des fèves de l'île de Saint-Pierre que Proust a citées à propos de la madeleine de Combray.

Si Chateaubriand n'est pas revenu à Combours – le château avait été dévasté par la Révolution –, c'est sans doute parce qu'il s'y trouvait trop de fantômes : ceux de ses parents, celui de son frère et de sa belle-sœur guillotins, ceux de Julie et de Lucile, celui de sa jeunesse irrévocablement écoulée. L'émouvante lettre à Joubert écrite à Fougères le 2 juin 1806 est un inestimable document psychologique et donne la clef : « J'ai revu mes bruyères, écrit-il. Je ne suis qu'à sept lieues du château de Combours ou de Velléda. J'ai reconnu hier soir un coucher de soleil que j'avais vu dans mon enfance, voilà tous les lieux qui ont nourri les sentiments que j'ai au fond du cœur, et qui ont donné à mon talent son caractère. J'entends autour de moi l'accent breton des servantes et des paysans. Je songe à ma pauvre Lucile, à mon père, à ma mère. J'ai les larmes aux yeux en vous écrivant. [...] Je me demande si je voudrais demeurer ici, et je trouve que non au fond du cœur. Sont-ce les lieux qui ont changé ? Non, c'est moi, c'est ce cœur humain qui s'écoule comme l'eau et qui n'est jamais dans le même état. [...] J'ai peur de n'avoir pas le courage d'aller en pèlerinage au château de Combours. Mais je suis pourtant ravi de partir pour la Grèce précisément du toit où je suis né et de toucher mon berceau de ma main avant d'aller peut-être chercher ma tombe à Jérusalem. Adieu admirables Loups ! [...] »⁷

Lui fait écho cette phrase des *Mémoires d'outre-tombe* : « Je n'eus pas le courage d'entreprendre le pèlerinage des champs où la plus vive partie de mon existence fut attachée »⁸.

Petit-fils de son cousin Bédée, Charles du Boishamon fréquenta Chateaubriand à Paris de 1840 à 1844. En juillet 1844, à dîner, le vieillard le questionna longuement sur les Bédée, qu'il avait connus, sur l'extérieur et l'intérieur de Monchoix, sur l'église de Nazareth, sur les maisons de la grand-mère et de la nourrice, sur le manoir de La Bouëtardaye, habité par sa cousine Caroline de Bédée. Constatant la persistance de tous ses souvenirs, le jeune homme invita son cousin à revenir à Monchoix, à faire en Bretagne un voyage triomphal. La réplique de Chateaubriand qu'il a notée a un cachet d'authenticité : « La Bretagne !... me répondit-il. La Bretagne ! Combours ! Monchoix ! Je retrouverais partout des souvenirs dont le poids m'écraserait... La Bretagne ! oui, j'y retournerai, mais les pieds les premiers. »

⁷ Chateaubriand, *Correspondance générale*, t. I, éd. Béatrix d'Andlau, Pierre Christophorov et Pierre Riberette, Paris, Gallimard, 1977, p. 381-382.

⁸ Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. citée, livre III, chapitre 14, Quarto, t. I, p. 223.

En somme, l'homme qui a mis en vogue la Bretagne ne connaissait bien que les arrondissements de Saint-Malo, de Fougères, de Rennes et de Dinan, la ville et les environs de Brest. Dans les *Conservations de M. de Chateaubriand* que son secrétaire Daniélo publia en 1864, un seul passage présente de l'intérêt : l'ancien secrétaire affirme avoir dit à son patron que son printemps en Bretagne « sentait la Rance », et qu'il ignorait le Morbihan. En fait, si en donnant à l'épisode de Velléda sa forme définitive, l'auteur des *Martyrs* s'est souvenu des célèbres alignements de Carnac, il ne les connaissait que par les livres et les gravures de l'époque. Ce qu'il a vu autour de Combourg et dans les régions voisines lui laissera le souvenir d'une « province indigente », d'une « région triste et brumeuse », repris dans le *Tableau de la France* de Michelet. Il faudra attendre la *Marie*, de Brizeux, publiée en 1831, et les mémoires de jeunesse de Renan pour que l'on commence à découvrir une Bretagne douce et souriante.

Patriotisme breton

Et pourtant, Chateaubriand sera fier de son appartenance bretonne. Par « patriotisme armoricain », il s'engage en 1792 dans la compagnie bretonne de l'armée des Princes. À Ostende, il retrouve des compagnons d'armes. À Londres, Peltier lui offre ses services en qualité de Breton. Il a pour compagnons de misère son cousin Bédée et Hingant, de Dinan, conseiller au Parlement. Ses deux principaux secrétaires sont des Bretons : Pilorge, de Fougères, qui fut son secrétaire de 1816 à 1843, et Daniélo, qui faisait des recherches pour lui à la Bibliothèque royale et qui prendra la suite de Pilorge. Sa femme et lui sont soignés par l'illustre Laennec ; aussi en décembre 1819, tout en avouant son incompetence, il consacra un article élogieux à l'auscultation médiate « de notre savant compatriote breton le docteur Laennec ».

Dans tous les livres des *Mémoires* et dans la *Correspondance*, on rencontre des Bretons : les Malouins La Ferronnays (le diplomate) et Lamennais, à qui il témoigna une persistante amitié ; le futur général Moreau ; le député de l'Ille-et-Vilaine Corbière ; le poète La Morvonnais ; le Rennais Amaury Duval ; le Nantais Édouard Mennechais, et Dubois, du *Globe* ; l'infortunée poétesse nantaise Élisabeth Mercœur ; les celtisants Aurélien de Courson ; Mme Lebesch, dame d'atour de la duchesse de Berry, etc. Quand il écrit à l'un d'eux, il ne manque jamais de rappeler leur origine commune.

Parmi les Bretons auxquels il a rendu service, citons : ses parents, les du Boishamon, les Ravenel, les Québriac, les Blossac, les Parscau, la sœur de son héroïque ami Gesril, l'évêque de Quimper, les Malouins. À Paris, il reçut les visites des compatriotes qui venaient en voyage à la capitale. En 1822, il écrit à Mme Joubert qu'il a à dîner « sept Bretons, tous de fiers originaux ». La mère d'Étienne Lamy raconta à Henri Bordeaux que, jeune fille, elle était venue le voir et qu'elle avait remarqué « un vieux Breton qu'il tâchait d'éconduire et qui pleurait au lieu de parler ».

À la fin de 1833, il avait accepté d'être le candidat des légitimistes au siège vacant de Quimperlé. Mais il était décidé de refuser le serment exigé des députés. Il fut battu par le candidat officiel.

Influence bretonne sur les études de Chateaubriand

Avant d'aborder la thématique d'Armor et d'Argoat, il est bon aussi de citer un extrait des *Études historiques* (1831), où Chateaubriand définit les traits distinctifs et immuables du Breton : « la franchise, l'esprit d'indépendance, la loyauté, l'opiniâtreté, la bravoure poussée jusqu'à la témérité. Il est fier et sans ambition ; son humeur est mobile, son imagination vive et mélancolique ; ses amours et ses haines sont extrêmes. Il est très attaché à la religion. Les Bretons ont un vif amour de leur patrie, et ils sont prêts à s'entraider. »

À ce propos, Chateaubriand n'est pas indifférent au renouveau des études celtiques. Il accumule les notes manuscrites sur les Gaulois et les Francs. Il se documente sur la Bretagne des dolmens, sur celle du Moyen-Âge, sur celle des temps modernes. Bien qu'il ne sache pas la langue bretonne, le *Dictionnaire français-breton* de P. de Rostrenen ne lui est pas inconnu.

Il s'est intéressé à ses compatriotes des siècles passés : Abélard ; Guillaume Lebreton, poète néo-latin ; au XVI^e siècle, Lanoue et le seigneur de Villamont, qui lui aussi fit le voyage de Jérusalem ; au XVIII^e siècle, Lesage. Mais surtout il évoque volontiers les héros du Combat des Trente et la personnalité de Duguesclin, dont il projette d'écrire la vie.

Comme beaucoup de romantiques de son temps, Chateaubriand s'est intéressé à la musique populaire. Il a encouragé le poète nîmois Pierre Reboul, et lui a même rendu visite, mais aussi le jeune La Villemarqué, qui après l'Angleterre, l'Irlande, l'Écosse et Walter Scott, fait paraître en 1839 le *Barzaz Breizh*, où il a collecté un certain nombre de chants et de contes bretons dans les campagnes de basse Bretagne, et ce sous diverses versions. Pendant plusieurs années, il a sélectionné et retravaillé ces textes. Il a suivi en ce sens les conseils que lui a prodigués Chateaubriand en 1835-1836 : « Savoir choisir, se borner, s'en tenir à la fleur, faire preuve de goût et de discrétion, de tact, de discernement ; si vous n'y prenez pas garde, la médiocrité étouffera bientôt le bon. »

L'Armor et l'Argoat

L'Armor, ce sont les côtes, la Bretagne maritime, la bordure de cette antique péninsule découpée, déchiquetée, sculptée par l'océan depuis des millénaires. Il est évident qu'il est dans le destin de Chateaubriand, l'homme des confins – confins de deux âges, confins de deux mondes –, de naître à la limite de la terre et de la mer, sur ce rocher de Saint-Malo que l'élément marin entoure de trois – pour ne pas dire de quatre – côtés.

Dualité des forces

Quels sont les rapports de ces deux Bretagne avec Chateaubriand ? On peut éclairer une telle dualité en écartant toute référence à la géographie, pour ne retenir qu'une thématique des forces qui se composent dans la nature et dans le génie de Chateaubriand. Ces forces le portent d'un côté à fuir au-dehors, dans une aventure incessante ; de l'autre, le ramènent à son propre mystère. L'Armor, c'est l'appel du large, le chant des sirènes que nul n'entend impunément pour peu qu'il soit né sous le signe de l'eau ; l'Argoat, c'est la terre sylvestre, le sol porteur des bois et des landes, l'antique sol invaincu des siècles et qui semble transmettre dans la complainte des branches agitées par le vent un mystérieux oracle ; un sol fait de schiste et de dur granit.

Méditer un instant sur ces deux thèmes, Armor et Argoat, ce ne sera pas seulement souligner l'enracinement de Chateaubriand dans sa Bretagne natale. Ce sera aussi, portant plus loin notre regard, une manière de mieux comprendre l'ascendant que, sur tant d'hommes et de femmes, l'auteur des *Mémoires* n'a cessé d'exercer. C'est dans la mesure où tout être humain porte en soi, dans son subconscient sinon dans sa conscience claire, un horizon marin et une Bretagne intérieure, que la grande voix d'outre-tombe éveille un sourd et double écho. Elle touche en nous la faculté du rêve et elle nous atteint jusque dans les forêts de notre nuit.

La mer tout d'abord.

La mer

Les trois premiers livres des *Mémoires d'outre-tombe* ont ce charme singulier, cette simplicité heureuse qui tiennent pour une large part à la lumière qu'ils retiennent d'une enfance grisée par le vent du large. Les flots sont « ses premiers maîtres », et c'est d'eux qu'il reçoit ses premières jouissances. « Un des premiers plaisirs que j'aie goûtés était [...] de me jouer avec les vagues qui se retiraient devant moi, ou couraient après moi sur la rive⁹ ». La vague, c'est l'agitation des passions, les rêves, l'attrait de l'inconnu, l'appel de l'aventure. Le rocher, que la vague entoure de ses caresses et de ses fureurs également vaines, c'est l'attachement au passé, la foi héritée où l'âme revient toujours à son port ; c'est la fidélité, principe de la vie morale. Dans quelque domaine que ce soit de la pensée et de l'action, Chateaubriand éprouve avec une même force le besoin de changement et celui de la stabilité. De tous temps les poètes ont vu dans la mobilité des flots une image de la fugacité de la vie, de son inquiétude, de l'impuissance où nous sommes à y rien saisir de fixe et d'assuré. Souvenons-nous seulement des paroles de Job qui servent d'épigraphe aux *Mémoires d'outre-tombe* : « Tout passe, comme le nuage, comme la voile, comme une ombre. » Le sentiment de la vanité universelle ne cesse de hanter ce fils de la mer, et l'amène parfois au bord du découragement. Mais lorsqu'il semble sur le point de céder au vertige, il cherche aussitôt un roc où s'agripper. C'est Dieu, c'est l'espoir dans les fins célestes de l'humanité, c'est l'amour qui l'unit à sa patrie, c'est la confiance qu'il a dans la durée promise aux créations du génie.

⁹ *Ibid.*, livre I, chapitre 4, t. I, p. 110.

Trésor d'enfance

La mer est le trésor conservé de l'enfance. Elle formera le fond, selon sa propre expression, « de tous les tableaux de sa vie ». Elle sera sa double et sa constante passion, liée à son destin même, comme le signifie sans doute cette tempête d'équinoxe qu'elle offre en présent à sa nativité. Elle baigne enfin les pages de son œuvre, et on croit l'entendre dans les rythmes de sa langue. L'extrême vieillesse viendra, où il ne sera plus question qu'il s'embarque à nouveau pour les forêts du Nouveau Monde ou qu'il refasse le tour entier de la Méditerranée [en quête de gloire pour se faire aimer]. Mais il gardera de la mer un tel besoin qu'il se fera conduire à Dieppe pour la revoir une dernière fois, un an à peine avant de la rejoindre à tout jamais. Car n'est-ce pas auprès d'elle qu'il a choisi de reposer dans ce cimetière marin pour lui seul, qu'il a élu sur le Grand-Bé, comme pour apposer à sa vie l'unité dont il parle au seuil de ses *Mémoires* : « Mon berceau a de ma tombe, ma tombe a de mon berceau ».

Elle est si bien son élément, cette mer tant aimée, qu'il lui suffit de mettre les pieds sur le bateau de Douvres par gros temps pour se prendre d'une gaieté folle, sautant, chantant, se moquant des passagers en proie au mal de mer. L'homme qui chante et saute et grimpe, c'est Son Excellence l'Ambassadeur de Sa Majesté le roi de France auprès de Sa Majesté le roi d'Angleterre. Il a 53 ans. Il fera son métier mieux que personne et saura tenir son rang.

La mer, il l'avait déjà retrouvée, jeune Breton frais débarqué, dans les bruits qu'il entend de sa chambre d'hôtel à Paris en 1789 : « J'écoutais les voitures allant, venant, se croisant ; leur roulement lointain imitait le murmure de la mer sur les grèves de ma Bretagne, ou du vent dans mes bois de Combourg¹⁰. »

La mer est associée souvent à un arbre : le pin, dont il note l'odeur aromatique agréable et qui est favorable aux réminiscences. Il écrit dans les *Mémoires*, lors de son voyage au Mont-Blanc : « [...] je l'ai respirée à plus de vingt lieues en mer sur les côtes de la Virginie : aussi réveille-t-elle toujours dans mon esprit l'idée de ce Nouveau Monde qui me fut annoncé par un souffle embaumé, de ce beau ciel, de ces mers brillantes où le parfum des forêts m'était apporté par la brise du matin ; et comme tout s'enchaîne dans nos souvenirs, elle rappelle aussi dans ma mémoire les sentiments de regrets et d'espérance qui m'occupaient lorsque appuyé sur le bord du vaisseau je rêvais à cette patrie que j'avais perdue, et à ces déserts que j'allais trouver. »

Antagonisme passé / présent / avenir – Permanence et changement

On saisit sur le vif, à partir du thème de la mer, un trait constant de Chateaubriand : la difficulté pour lui de vivre dans un présent qui lui suffise à lui-même ; la tentation dès lors de fuir ce présent dans l'une ou l'autre des directions antagonistes du temps, la rétrospective ou la prospective, dans la visitation si fréquente des souvenirs – voire leur afflux massif à la faveur des retours en arrière qui exigent les longues interruptions dont souffre ou bénéficie la composition des *Mémoires* –, mais aussi les rêves d'une imagination toujours prête à bondir au-delà du présent.

Tout Chateaubriand est dans cette expérience à la fois douloureuse et savoureuse d'une conscience de soi divisée entre l'évocation d'un passé qui s'idéalise en s'éloignant et les réclamations d'un avenir inconnu, ouvert, plein de possibles. Quels sont ces possibles ? délices ou tempêtes, il n'importe. L'avenir étant par définition l'aventure indéfiniment recommencée, le rêve sans cesse renaissant de la gloire et surtout de l'amour, le mirage au loin qui se reforme toujours, jusqu'à ce que la grande vieillesse se dissipe enfin, alors que le cœur n'aura pas vieilli. Et c'est bien là le pire drame qu'ait vécu cet amant passionné dont la solitude aura été la première amante et la dernière maîtresse.

Double hantise, donc, de ce qui n'est plus et de ce qui peut être. Car l'avenir finalement – et le rêveur ne l'ignore pas au fond de lui –, c'est ce qui ne rejoindra jamais le rêve. C'est, sous quelque forme qu'on le poursuive, un infini hors de toute atteinte, un état de bonheur incompatible avec la condition humaine. C'est en particulier ce fantôme d'amour, cette Sylphide rêvée dont nulle femme de chair n'incarnera jamais l'idéale perfection.

C'est aussi dans l'action, maîtresse plus décevante encore que l'Ève éternelle, l'espérance tenace et toujours trompée d'être l'artisan d'une politique hardie qui, en consolidant par la liberté une monarchie rétablie selon la Charte, eût revivifié l'ancienne France en l'ouvrant à l'esprit du temps nouveau. Ainsi, au-delà des

¹⁰ Ibid., livre IV, chapitre 8, t. I, p. 256.

combinaisons éphémères, frêles esquifs que ballote l'agitation des flots, Chateaubriand estime qu'il existe en politique des vérités morales sur lesquelles le temps et les révolutions n'ont pas plus de prise que la vague sur le roc immobile. La première de ces vérités, c'est le caractère inaliénable et divin de la liberté que chaque homme porte en lui.

Permanence et changement : tels sont aussi les caractères essentiels de la religion. Je me réfère ici à l'apologétique du *Génie* de 1802, mais plus encore aux *Études historiques*, ou lorsque Chateaubriand prend la parole comme ambassadeur du roi de France devant les cardinaux réunis en conclave, que Chateaubriand, pour dégager l'essence du christianisme, s'efforce de concilier les enseignements apparemment contraires de la vague et du rocher. Invariable dans ses principes, la religion évolue dans ses formes. « La croix marque à jamais son centre immobile ». Mais « elle s'élargit à mesure que la civilisation s'étend [...] Elle devient chez les nations nouvelles la perfection même de la société. » Au nom de ce christianisme humaniste, Chateaubriand donnait déjà, il y a 150 ans, une entière et prophétique adhésion à l'œcuménisme.

Enfin les *Mémoires*, qui couronnent toute son œuvre et toute sa vie, sont à la fois le poème de la fuite fatale des choses et de leur merveilleuse résurrection. Car si tout est fuyant, le verbe créateur de l'œuvre – de ces *Mémoires* surtout, mémoires de toute une vie qui l'unifient en la recréant – se trouve dans cette image de la vague et du rocher.

Fidèle à la mer, c'est auprès d'elle que reposeront les restes mortels de Chateaubriand. Mais plus fidèle encore à sa foi qui dévore à la fin toutes ses convictions, c'est un crucifix à la main que Chateaubriand s'assied au bord de la fosse, car il sait que le flot du temps expire à ce rivage des choses éternelles qui est le vrai nom de la rive inconnue que désignait son espérance.

Il est sans doute d'autres leçons de la mer – et Chateaubriand les rappelle en marin consommé. Il n'en est sans doute point qui l'ait plus profondément marqué que cette mobilité universelle. Il est l'homme non de la montagne immobile mais de la mer mouvante. « Ô mer, mon berceau et mon image »

La forêt

Si nous passons vers la Bretagne intérieure, il est plus difficile de cerner les traits précis, la symbolique de la forêt dans l'univers moral de Chateaubriand, et cela d'autant plus que, souvent associée à la mer, la forêt semble participer à sa magie, comme si elle avait partie liée avec les vents qui l'agitent. Dans le *Voyage en Amérique*, Chateaubriand écrit : « Voici le vent ; il court sur la cime des arbres ; il les secoue en passant sur ma tête. Maintenant c'est comme le flot de la mer qui se brise tristement sur le rivage. » Comme elle justement, sous l'effet du vent, elle nous émeut par sa musique, selon d'ailleurs toute une gamme d'intensité : caresse, murmure, plainte ou gémissement, rafale sonore. Comme elle, et fréquemment avec elle, elle contribue à l'atmosphère ou à l'encadrement des tableaux de nature que s'enchantent de composer ce maître de la prose poétique, à la fois grand visuel par le don qu'il a de voir et de peindre, et doué d'une oreille extraordinaire, sensible au moindre nombre de la musique et du verbe.

L'épisode des Martyrs

Valeur d'encadrement ? il suffit de se reporter aux *Martyrs*, avant la fameuse description de la horde des Francs rangés en bataille sous le ciel bas de la Batavie : « Le pays, coupé par les bras du Rhin, baigné et souvent inondé par l'Océan, embarrassé par des forêts de pins et de bouleaux, nous présentait à chaque pas des difficultés insurmontables. [...] La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau », écrit-il. Valeur d'atmosphère aussi au livre X des *Martyrs*, dans le pays des Rhédons (le pays rennais, non loin de Plancoët) : fuyant les charmes de Velléda, la vierge fée, la vierge de l'île de Sein, Eudore s'est retiré sur un tertre, Brandefer – le Mont-Dol –, où l'on découvre au loin le large. « Comme Ulysse regrettant son Ithaque, dit Eudore, [...] je regardais la vaste étendue des flots, et je pleurais. » Sur quoi peut-il bien méditer devant la mer, ce frère jumeau de René, sinon sur la mer elle-même, toujours associée à sa vie ? « Né au pied du mont Taygète, [...] le triste murmure de la mer est le premier son qui ait frappé mon oreille en venant à la vie. À combien de rivages n'ai-je pas vu depuis se briser les mêmes flots que je contemple ici ! »

Nous connaissons ce thème. Mais voici qu'un second motif vient se mêler à celui des flots, car la forêt n'est pas loin, ni la lande de la bruyère. « Telles étaient mes réflexions, lorsque j'entendis assez près de moi les sons d'une voix et d'une guitare. Ces sons, entrecoupés par des silences, par le murmure de la forêt et de

la mer, par le cri du courlis et de l'alouette marine, avaient quelque chose d'enchanté et de sauvage. Je découvris aussitôt Velléda assise sur la bruyère. »

C'est au milieu des feuilles mortes, du vent, des hirondelles qui volètent autour de la forteresse romaine, sœurs de celles qui jouaient sur l'eau au coucher du soleil à Combourg, qu'apparaît en effet Velléda. « Sa taille était haute ; une tunique noire, courte et sans manches, servait à peine de voile à sa nudité. Elle portait une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle était couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds, qui flottaient épars, annonçaient la fille des Gaulois, et contrastaient, par leur douceur, avec sa démarche fière et sauvage. Elle chantait d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'abaissait et s'élevait comme l'écume des flots. »

Bientôt Eudore inspira à Velléda un sentiment passionné auquel il répondra peu à peu. Et on assiste à un double combat : la druidesse, retenue par son vœu de chasteté, lutte contre elle-même ; tout en déclarant que vierge elle souffrirait plutôt mille morts que de manquer à ses vœux, elle multiplie les scènes de séduction. Velléda, c'est la fille de l'Armorique, de l'archidruide Ségenax. Elle monte sur un dolmen haranguer le Gaulois, scène éclairée par des flambeaux dans une lande où les mugissements des taureaux se mêlent aux sifflements de la tempête. Elle incarne l'esprit patriotique de son peuple, la fierté d'une race conquise. S'adressant à Eudore, elle lui dit : « Apprends que les enfants des Gaulois n'ont rien à envier à ta Grèce et à ton Italie. Ignorerais-tu que l'épée de fer d'un Gaulois a seule servi de contrepoids à l'empire du monde ? [...] Partout où il s'est remué quelque chose de grand, tu trouveras mes ancêtres. » Et elle ajoute – passage supprimé ultérieurement –, au moment où les Espagnols et les Portugais luttèrent pour l'indépendance : « Mon ami, il est encore un objet plus beau que ton ambition. Rejette loin de toi cette pourpre pesante sous laquelle le genre humain est étouffé. Affranchis les Gaules, délivre ma patrie [...] Libérateur de la terre opprimée, quelle gloire n'auras-tu pas dans la postérité ? Et l'on dira : C'est Velléda qui lui inspira ces nobles sentiments, comme une preuve du violent amour qu'elle avait pour lui. » Velléda, on le sait, a reçu en partage la séduction de Natalie de Noailles, la blondeur de Delphine de Custine, l'étrangeté de Lucile. Elle se pare aussi de la grâce si frêle de Pauline de Beaumont.

Dans cet épisode de la rencontre entre Eudore et Velléda, se croisent les thèmes de la Bretagne natale, de l'amour et de la mort. La conception de l'amour de Velléda trouve son accomplissement dans un anéantissement total. Elle se suicide en portant à sa gorge l'instrument sacré. Elle restera la druidesse pure et virginale. Elle veut prononcer encore le nom de celui qu'elle aime mais sa bouche ne fait entendre qu'un murmure confus. « [...] déjà je n'étais plus que dans les songes de la fille des Gaules, et un invincible sommeil avait fermé ses beaux yeux », raconte Eudore.

Dans la première version des *Martyrs*, qui s'intitulait *les Martyrs de Dioclétien*, l'entrelacement des deux grands thèmes, la mer et les forêts, devient un extraordinaire contrepoint. Je cite : « Rien n'est triste et grand comme cette double vue des bois et des mers de l'Armorique. La côte, couverte de futaies et de rochers, se prolongeait dans un lointain immense. L'océan roulait ses vagues dans l'ombrage des ormeaux et des chênes, dont les cimes répétaient dans l'air le bruit et le mouvement des flots. La mauve blanche, la noire barnacle, habitantes des solitudes de l'abîme, embarrassaient leurs ailes dans les branches des bois, et des coquillages s'attachaient au tronc des pins comme aux colonnes de ces temples de Neptune, que l'idolâtrie élève au bord de la mer. »

La Trappe

L'épisode breton des *Martyrs* justifie aisément l'association de la forêt et de la mer. Mais croirait-on que celle-ci arrive à pénétrer jusque dans la Trappe de Rancé ? Elle y pénètre même à deux reprises, et chaque fois par le chemin des bois. La première fois, c'est à la faveur d'un mirage auditif analogue à celui qui faisait entendre l'océan à Chateaubriand au milieu des Alpes. « J'ai cru, écrit-il dans ce coin du Perche où se trouve l'abbaye de Notre-Dame de la Trappe, revoir mes bois et mes étangs de Combourg, le soir aux clartés alenties du soleil. Le soleil régnait : si l'on entendait du bruit, ce n'était que le son des arbres ou les murmures de quelque ruisseau ; murmures faibles, ou renflés selon la lenteur ou la rapidité du vent : on n'était pas bien certain de n'avoir pas ouï la mer. » La seconde fois, c'est par le biais d'un message que reçoit Rancé d'un missionnaire jésuite naviguant vers la Chine et rendant grâce pour un naufrage évité : « Ainsi, commente Chateaubriand, les mers et les naufrages entrent à la Trappe comme le siècle de Louis XIV était entré par des bois où l'on entend à peine un son. »

Dimension religieuse

On relèverait bien d'autres textes où les deux motifs voisinent, comme appelés l'un par l'autre, allant jusqu'à se redoubler dans la même phrase. Ainsi dans le *Génie du Christianisme*, lorsque Chateaubriand évoque le déluge et les fossiles marins trouvés dans les montagnes. Ou dans cette page où, voulant illustrer les merveilles de la Création, il choisit de le faire sous une double perspective : « l'une marine et l'autre terrestre ; l'une au milieu des mers Atlantiques, l'autre dans les forêts du Nouveau Monde ». Dans ce texte, Chateaubriand décrit un vaisseau qui, s'étant élevé « au-dessus du gisement des terres », ne trouvait plus que le « double azur [tendu] de la mer et du ciel, comme une toile préparée pour recevoir les futures créations de quelque grand peintre ». Dans cette marine, Chateaubriand introduit une leçon religieuse en développant deux idées conjointes : celle de la grandeur de Dieu, gravant fortement les traits de sa toute-puissance « dans les eaux de l'abîme et dans les profondeurs des cieux », et celle de la petitesse de l'homme à la vue de l'infini.

Si on ne trouve pas dans ces pages le thème de la tempête tant de fois traité par l'auteur à partir de ses souvenirs vécus, c'est que son but est sensibiliser l'incroyant aux merveilles de Dieu. Ainsi le sentiment du péril de la mer est-il ici contenu par la majesté du spectacle. Cependant il n'est pas absent, et des touches précises l'évoquent : ce cantique des matelots à Notre-Dame de Bon-Secours, ce « prêtre auguste en prière », et le final d'éclater en sonneries de trompettes synthétisant tout cela dans un hymne à Dieu à la fois créateur et providence : « Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'Occident, de l'autre élevant la lune dans l'Orient, et prêtant à travers l'immensité une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir. »

Si l'on passe à la scène terrestre, qui ne se souvient des célèbres pages sur les déserts du Nouveau Monde ? Sur ce nouveau théâtre, la grandeur de la Création s'affirme pareillement mais avec une note de recueillement et d'harmonie qu'on ne pouvait attendre dans le péril de la mer. La magnificence du spectacle, la solitude, un arrière-plan de silence ne font que rehausser les bruits qui le rompent : tout cela imprime dans l'âme une émotion qui la tourne vers Dieu. Le message religieux de la forêt, ressenti avec plus de force peut-être aux solitudes primitives d'une Amérique que Chateaubriand découvre dans l'enthousiasme, est partout sensible au cœur, et aussi bien dans nos vieux pays où les bois, libérés par la religion chrétienne, « de ces Dieux ridicules qui les bornaient de toutes parts, se sont remplis d'une Divinité immense » (*Génie du Christianisme*).

Le Grand-Bé

Pour achever mon propos, je serais incomplet si je n'évoquais pas le Grand-Bé, où Chateaubriand a souhaité pour l'éternité unir la terre et la mer. Il fallut faire preuve d'une puissance obstinée pour vaincre les résistances militaires, et d'une volonté déterminée : mettre ses cendres à l'ombre de son berceau, près des remparts qui l'ont vu s'éveiller à la vie. Dans la Préface testamentaire aux *Mémoires d'outre-tombe*, publiée en 1834, voulue comme l'ouverture d'une longue cantate funèbre, il scelle l'alliance paradoxale du berceau et de la tombe : « Mon berceau a de ma tombe, et ma tombe a de mon berceau. »

Toute l'œuvre de Chateaubriand est un combat contre l'écoulement du temps – « le tremblement du temps ». Son tombeau également. Les événements, les personnes, mais aussi les paysages sont à ses yeux marqués par le germe de mort. La quête des *Mémoires* n'est autre que celle de l'éternité.

En 1828, la municipalité de Saint-Malo désirait établir un bassin à flot. Chateaubriand sollicita en échange de bienveillance une concession de quelques pieds de terre pour son tombeau, sur le Grand-Bé. Cela souffrit des difficultés à cause de l'opposition du Génie militaire qui en était propriétaire. Mais l'accord vint en 1831 – alors que Chateaubriand se situait dans une opposition radicale au régime de Louis-Philippe. Le maire, M. Hovius, lui dit : « Le lieu de repos que vous désirez au bord de la mer, à quelques pas de votre berceau, sera préparé par la piété filiale des Malouins. Une pensée triste se mêle pourtant à ce soin. Ah ! puisse le monument rester longtemps vide ! » L'accord définitif ne sera donné qu'en 1839.

« Ainsi, écrit Chateaubriand, je reposerai au bord de la mer que j'ai tant aimée. »

L'étymologie du Grand-Bé vient évoquer le tumulus dressé sur le corps d'un chef ou d'un guerrier. L'archéologie n'a pas confirmé l'hypothèse, mais un outil de silex découvert lors de la dernière guerre, précisément sous le tombeau de Chateaubriand, laisse entrevoir des chasseurs de mammouths de l'époque paléolithique. La proximité d'Aleth, capitale économique, politique puis religieuse avec l'implantation d'un

évêché, la proximité plus grande encore du rocher d'Aaron, devenu Saint-Malo de l'Isle, emportent le Grand-Bé dans le sillage que l'histoire trace sur ces rivages bien protégés. Sans doute les *Vies des Saints* et les *Chansons de geste* ne regardent pas de près les hommes et les événements, mais ils savent hisser les voiles de la rêverie.

L'érection du tombeau dut beaucoup à un ami de Chateaubriand : Hippolyte de La Morvonnais. Pour bousculer les lenteurs militaires et l'opposition de certains membres du conseil municipal, La Morvonnais avait décidé de lancer une double démarche. Il ouvrit d'abord une souscription, dont M. Hovius fut l'un des premiers participants, puis Lamennais. « M. Féli – ainsi l'appelaient-on – applaudit à l'idée d'une souscription pour le tombeau de Chateaubriand. Il y contribuera avec beaucoup de plaisir, etc. »

De même, La Morvonnais s'adressa à Lamartine, qu'il aurait rencontré en 1835 lors de son séjour parisien. Il cite dans *Le Grand-Bé* un passage d'une lettre reçue du poète alors député : « Personne ne sera plus fier que moi d'avoir porté ma pierre avec vous au tombeau de notre plus grand poète. Le peu de poésie qui est dans mon âme y a découlé de la sienne. Mon hommage n'est que de la reconnaissance et de la tendresse pour cette grande individualité de notre temps, qui fera, je l'espère, attendre longtemps notre prévoyance. »

C'est La Morvonnais qui s'occupa de la réalisation des travaux. Mais quelle pierre choisir ? C'est la question que posa La Morvonnais à Chateaubriand en 1836. « Monsieur, lui dit-il, tenez-vous rigoureusement à ce que la pierre tombale soit prise dans les rochers de la grève ? Voulez-vous précisément que ce soit une pierre du rivage ? On craint que les rochers du port n'aient point assez de consistance. Le granit blanc ou celui de la colombière serait de bien plus de durée. Quelques-uns même ont pensé à transporter sur le caveau funèbre des pierres noires polies de forme conique que l'on trouve auprès du vieux château d'arme du Guildo, et qui, lorsqu'on les frappe, sonnent comme l'airain. »

Chateaubriand lui répondit : « Pour ce qui est de la pierre qui doit me recouvrir, j'avais pensé qu'elle pourrait être prise dans le rivage. Mais il y a quelques objections. On peut la prendre partout où on voudra. Je cherche surtout un bon marché afin d'éviter à ma ville natale les frais dont elle veut bien se charger. Vous savez, Monsieur, qu'il ne faut aucun travail de l'art, aucune inscription, aucun nom, aucune date sur la pierre qui doit porter une petite croix de fer, seule marque de mon naufrage ou de mon passage en ce monde. Autour de cette pierre, un mur de fleur de sable, muni d'une grille de fer, suffira pour défendre mes restes contre les animaux sauvages ou domestiques. »

Lors de leur voyage dont ils tirèrent *Par les champs et par les grèves*, Flaubert et Maxime du Camp visitèrent la ville de Saint-Malo avec un souci admiratif et méticuleux. Une nuit, Flaubert alla contempler le tombeau de Chateaubriand sur le Grand-Bé. « L'île est déserte, écrit-il ; une herbe rare y pousse, où se mêlent de petites touffes de fleurs violettes et de grandes orties. Il y a sur le sommet une casemate délabrée avec une cour dont les vieux murs s'écroulent [tout cela a disparu]. En dessous de ce débris, à mi-côte, on a coupé à même la pente un espace de quelque dix pieds carrés, au milieu duquel s'élève une dalle de granit surmontée d'une croix latine. Le tombeau est fait de trois morceaux : un pour le socle, un pour la dalle, un pour la croix. Il dormira là-dessous, la tête tournée vers la mer, dans ce sépulcre bâti sur un écueil, son immortalité sera comme fut sa vie, déserte des autres et tout entourée d'orages. Les vagues avec les siècles murmureront longtemps autour de ce grand souvenir. Dans les tempêtes, elles bondiront jusqu'à ses pieds, ou les matins d'été, quand les voiles blanches se déploient et que l'hirondelle si chère à Chateaubriand arrive au-delà des mers, longues et douces, elles lui apporteront la volupté mélancolique des horizons et la caresse des larges brises. Et les jours ainsi s'écoulant, pendant que les flots de la grève natale iront se balançant toujours entre son berceau et sa tombe, le cœur de René devenu froid lentement s'éparpillera dans le néant, au rythme sans fin de cette musique éternelle. »

